

# Le musicien de Saint-Merry

J'ai enfin le droit de saluer des êtres que je ne connais pas  
Ils passent devant moi et s'accumulent au loin  
Tandis que tout ce que j'en vois m'est inconnu  
Et leur espoir n'est pas moins fort que le mien

Je ne chante pas ce monde ni les autres astres  
Je chante toutes les possibilités de moi-même hors de ce monde et des astres  
Je chante le joie d'errer et le plaisir d'en mourir

Le 21 du mois de mai 1913

Passeur des morts et les mordonnantes mériennes  
Des millions de mouches éventaient une splendeur  
Quand un homme sans yeux sans nez et sans oreilles  
Quittant le Sébasto entra dans la rue Aubry-le-Boucher  
Jeune l'homme était brun et de couleur de fraise sur les joues  
Homme Ah! Ariane

Il jouait de la flûte et la musique dirigeait ses pas

Il s'arrêta au coin de la rue Saint-Martin

Jouant l'air que je chante et que j'ai inventé

Les femmes qui passaient s'arrêtaient près de lui

Il en venait de toutes parts

Lorsque tout à coup les cloches de Saint-Merry se mirent à sonner

Le musicien cessa de jouer et but à la fontaine

Qui se trouve au coin de la rue Simon-Le-Franc

Puis saint-Merry se tut

L'inconnu reprit son air de flûte

Et revenant sur ses pas marcha jusqu'à la rue de la Verrerie  
Où il entra suivi par la troupe des femmes  
Qui sortaient des maisons  
Qui venaient par les rues traversières les yeux fous  
Les mains tendues vers le mélodieux ravisseur  
Il s'en allait indifférent jouant son air  
Il s'en allait terriblement

Puis ailleurs  
À quelle heure un train partira-t-il pour Paris

À ce moment  
Les pigeons des Moluques fientaient des noix muscades  
En même temps  
Mission catholique de Bôma qu'as-tu fait du sculpteur

Ailleurs  
Elle traverse un pont qui relie Bonn à Beuel et disparaît à travers Pützchen  
Au même instant  
Une jeune fille amoureuse du maire  
Dans un autre quartier  
Rivalise donc poète avec les étiquettes des parfumeurs

En somme ô rieurs vous n'avez pas tiré grand-chose des hommes  
Et à peine avez-vous extrait un peu de graisse de leur misère  
Mais nous qui mourons de vivre loin l'un de l'autre  
Tendons nos bras et sur ces rails roule un long train de marchandises

Tu pleurais assise près de moi au fond d'un fiacre

Et maintenant

Tu me ressembles tu me ressembles malheureusement

Nous nous ressemblons comme dans l'architecture du siècle dernier

Ces hautes cheminées pareilles à des tours

Nous allons plus haut maintenant et ne touchons plus le sol

Et tandis que le monde vivait et variait

Le cortège des femmes long comme un jour sans pain

Suivait dans la rue de la Verrerie l'heureux musicien

Cortèges ô cortèges

C'est quand jadis le roi s'en allait à Vincennes

Quand les ambassadeurs arrivaient à Paris

Quand le maigre Suger se hâtait vers la Seine

Quand l'émeute mourait autour de Saint-Merry

Cortèges ô cortèges

Les femmes débordaient tant leur nombre était grand

Dans toutes les rues avoisinantes

Et se hâtaient raides comme balle

Afin de suivre le musicien

Ah! Ariane et toi Pâquette et toi Amine

Et toi Mia et toi Simone et toi Mavise

Et toi Colette et toi la belle Geneviève

Elles ont passé tremblantes et vaines

Et leurs pas légers et prestes se mouvaient selon la cadence

De la musique pastorale qui guidait

Leurs oreilles avides

L'inconnu s'arrêta un moment devant une maison à vendre  
Maison abandonnée  
Aux vitres brisées  
C'est un logis du seizième siècle  
La cour sert de remise à des voitures de livraisons  
C'est là qu'entra le musicien  
Sa musique qui s'éloignait devint langoureuse  
Les femmes le suivirent dans la maison abandonnée  
Et toutes y entrèrent confondues en bande  
Toutes toutes y entrèrent sans regarder derrière elles  
Sans regretter ce qu'elles ont laissé  
Ce qu'elles ont abandonné  
Sans regretter le jour la vie et la mémoire  
Il ne resta bientôt plus personne dans la rue de la Verrerie  
Sinon moi-même et un prêtre de saint-Merry  
Nous entrâmes dans la vieille maison  
Mais nous n'y trouvâmes personne

Voici le soir  
À Saint-Merry c'est l'Angélus qui sonne  
Cortèges ô cortèges  
C'est quand jadis le roi revenait de Vincennes  
Il vint une troupe de casquettiers  
Il vint des marchands de bananes  
Il vint des soldats de la garde républicaine  
O nuit  
Troupeau de regards langoureux des femmes  
O nuit  
Toi ma douleur et mon attente vaine  
J'entends mourir le son d'une flûte lointaine

Guillaume Apollinaire (1880–1918)